

xviii.ch

JAHRBUCH DER SCHWEIZERISCHEN GESELLSCHAFT
FÜR DIE ERFORSCHUNG DES 18. JAHRHUNDERTS

ANNALES DE LA SOCIÉTÉ SUISSE POUR L'ÉTUDE
DU XVIII^E SIÈCLE

ANNALI DELLA SOCIETÀ SVIZZERA PER LO STUDIO
DEL SECOLO XVIII

VOL. 5/2014

SCHWABE VERLAG BASEL

NEUE PERSPEKTIVEN AUF
ISAAK ISELIN

NOUVELLES PERSPECTIVES
SUR ISAAK ISELIN

GASTHERAUSGEBER – ÉDITEUR INVITÉ
FLORIAN GELZER

REDAKTION – RÉDACTION
SIEGFRIED BODENMANN, LÉONARD BURNAND,
JESKO REILING, NATHALIE VUILLEMIN

SCHWABE VERLAG BASEL



Unterstützt durch die Schweizerische Akademie
der Geistes- und Sozialwissenschaften
www.sagw.ch



Soutenu par l'Académie suisse
des sciences humaines et sociales
www.assh.ch



Sostenuto dall'Accademia svizzera
di scienze morali e sociali
www.sagw.ch

© 2014 Schwabe AG, Verlag, Basel
Satz: Jesko Reiling, Fribourg
Gesamtherstellung: Schwabe AG, Druckerei, Muttenz/Basel
Printed in Switzerland
ISBN 978-3-7965-3341-9
ISSN 1664-011X

www.schwabeverlag.ch

Inhalt / Table / Indice

Editorial / Éditorial / Editoriale	7
Neue Perspektiven auf Isaak Iselin / Nouvelles perspectives sur Isaak Iselin	10
Florian Gelzer: Einleitung	11
Sundar Henny: Tahiti und Theorie. Zur Stellung von Ethnologie und Historie in Isaak Iselins <i>Geschichte der Menschheit</i>	18
Lina Weber: Isaak Iselin – ein Antiphysiokrat?	41
Marcel Naas: «Mit einer Methode, zu welcher ein Lehrer nicht aufgelegt ist, wird er gewiß nichts ausrichten». Isaak Iselins Ideal von Schule, Lehrern und Unterricht	73
Florian Gelzer: Eine Frage des Stils. Zum Literaturverständnis Isaak Iselins.....	101
Gideon Stiening: «Politische Metaphysik». Zum Verhältnis von Moral und Politik bei Isaak Iselin	136
Marie-Jeanne Heger-Étienvre: Entre enthousiasme et rejet : Le Paris de Louis XV vu par le jeune Isaak Iselin	163
Margret Genna und Lars Lambrecht: Die Patriotische Gesellschaft in Bern und die Anfänge der Geschichtsphilosophie. Ein Publikationsprojekt	186

Neue Forschungsbereiche / Nouveaux champs de recherche / Nuovi temi di ricerca	191
Rossella Baldi : Questionner la figure du médiateur : mises à jour archivistiques autour d'Élie Bertrand	191
Rezensionen / Recensions / Recensioni	203
Elisabeth Johanna Koehn über Julie Bondeli: Briefe, hg. von Angelica Baum und Birgit Christensen	203
Katja Barthel über Heidi Eisenhut, Anett Lütteken und Carsten Zelle (Hg.): Europa in der Schweiz. Grenzüberschreitender Kulturaustausch im 18. Jahrhundert	207
Michèle Crogiez Labarthe sur Malesherbes, Chrétien Guillaume de Lamoignon de : Voyage des montagnes neuchâtelaises, éd. par Roland Kaehr et Mélanie Bart Gadat	211
Timothée Léchet sur Hugues Marchal (dir.) : Muses et ptérodactyles. La poésie de la science de Chénier à Rimbaud	213
Nahema Hanafi sur Séverine Pilloud : Les mots du corps. Expérience de la maladie dans les lettres de patients à un médecin du 18 ^e siècle : Samuel Auguste Tissot	216
Miriam Nicoli sur Patrick Singy : L'Usage du sexe. Lettres au Dr Tissot, auteur de l'Onanisme (1760)	219

Entre enthousiasme et rejet : Le Paris de Louis XV vu par le jeune Isaak Iselin

Marie-Jeanne Heger-Étienne

Pendant son séjour parisien de mars à juillet 1752, Isaak Iselin, âgé de vingt-quatre ans, consigne scrupuleusement ses occupations quotidiennes dans un journal intime. Dans ce texte d'environ cent cinquante pages demeuré inédit jusqu'en 1919, nous voyons, non sans surprise, le jeune étudiant bâlois dresser un tableau caustique des mœurs dépravées et artificielles de « cette étrange nation » qu'est la France et, dans le même temps, succomber aux charmes spécifiques de Paris. Pour éclairer les jugements contrastés, pour ne pas dire contradictoires, du Pariser Tagebuch, il convient de prendre en compte non seulement les circonstances particulières du voyage et la personnalité complexe de l'auteur, lequel se trouve à un moment charnière de son existence, mais encore les stéréotypes nationaux de l'époque et les débats alors récurrents sur l'utilité du Tour d'Europe.

Lorsqu'Isaak Iselin arrive à Paris en mars 1752, le futur secrétaire d'État du canton de Bâle n'est âgé que de vingt-quatre ans. Fêré de culture classique et de littérature moderne, il vient de terminer ses études de droit. Pendant son séjour en France, fidèle à une habitude contractée dès 1749 et qu'il conservera jusqu'à sa mort en 1782, Iselin note scrupuleusement ses occupations quotidiennes.¹ Demeuré inédit jusqu'en 1919, son *Journal parisien* est un texte de caractère privé que le diariste rédige à la fois pour lui-même et pour son ami d'enfance Johann Rudolf Frey, auquel il l'envoie par fragments destinés

¹ Pariser Tagebuch 1752, ed. Ferdinand Schwarz (Basel : Schwabe, 1919). Les citations renverront à cette édition. Le présent article constitue la version élargie de ma contribution intitulée « 'Cette étrange nation ...'. Impressions parisiennes du philosophe bâlois Isaak Iselin en 1752 », in Marie-Jeanne Heger-Étienne et Guillaume Poisson (ed.) : *Entre attraction et rejet : deux siècles de contacts franco-suisse, XVIII^e-XIX^e s.* (Paris : Houdiard, 2011) 114-131.

expressément à tenir lieu de correspondance.² Au fil de ce texte rédigé en allemand, nous voyons, non sans surprise, notre voyageur suisse fustiger les mœurs françaises et, dans le même temps, succomber aux charmes de Paris. Douze lettres d'Iselin à Frey et cinq lettres adressées à Iselin par un membre de sa famille complètent le corpus utilisé ici.³ Après avoir brossé un rapide portrait du jeune Iselin et rappelé les circonstances de son voyage de 1752, je tenterai de recenser ses innombrables activités parisiennes, avant d'analyser ses jugements contrastés, pour ne pas dire contradictoires, sur le Paris de Louis XV.

Arrière-plans et objectif du séjour parisien de 1752

Isaak Iselin naît à Bâle en 1728.⁴ Après la séparation de ses parents intervenue deux ans plus tard, il connaît une enfance solitaire, à la fois protégée et spartiate. Fils unique d'un négociant ruiné avec lequel il n'aura pour ainsi dire aucun contact, il grandit entouré de la sollicitude de deux femmes, sa mère et sa grand-mère, mais doit subir parallèlement la tutelle autoritaire de son oncle maternel, un certain colonel Burckhardt (« Oncle Oberst »).⁵ Après avoir obtenu dans sa ville natale le grade de maître ès arts en 1745, puis entrepris des études de droit, Iselin s'inscrit en 1747 à la jeune université de Göttingen, foyer des Lumières, où il suit essentiellement des cours de

² Dans une lettre à Frey du 8 mars 1752, Iselin écrit : « Mon journal doit vous tenir lieu de lettres ; actuellement, je ne peux pas écrire tellement ». *Pariser Tagebuch* (voir note 1) 197. Toutes les citations traduites de l'allemand l'ont été par moi.

³ Rédigées pour la plupart en français, ces lettres sont annexées à l'édition précédemment citée du *Pariser Tagebuch*. Un extrait d'une lettre de Frey à Iselin figure également en annexe.

⁴ En ce qui concerne la jeunesse et les années de formation d'Isaak Iselin, voir Ferdinand Schwarz : *Isaak Iselins Jugend- und Bildungsjahre*, 101. *Neujahrsblatt* (Basel : Gesellschaft zur Beförderung des Guten und Gemeinnützigen, 1923) ; Ulrich Im Hof : *Isaak Iselin. Sein Leben und die Entwicklung seines Denkens bis zur Abfassung der *Geschichte der Menschheit* von 1764* (Basel : Schwabe, 1947), 2 vol.

⁵ Rentré en Suisse en 1733 après une carrière militaire au service de la France, Isaak Burckhardt (1699-1757) occupait à Bâle diverses charges importantes. Il était notamment membre du Conseil des Treize, l'organe politique le plus influent du canton. Par ailleurs, il commandait en tant que colonel un régiment de milice.

science politique, mais aussi de philosophie, de théologie et de philologie classique.⁶ Comme pour nombre de ses compatriotes, le choix de Göttingen était sans doute dicté par la présence de la figure tutélaire du Bernois Albrecht von Haller au sein de cette université de l'Électorat de Hanovre. À la suite d'une grave crise intérieure causée probablement par la mort de son père et une gêne financière persistante, Iselin obtient de sa famille l'autorisation de rentrer à Bâle au bout de deux semestres seulement, sans réaliser le tour d'Europe projeté au départ. En effet, après avoir lu les *Lettres sur les voyages* de Béat-Louis de Muralt et souffrant visiblement du mal du pays, le jeune homme avait écrit depuis Göttingen une lettre « mélancolique » à sa mère, l'informant de son désir de renoncer à tout plan de carrière pour mener une vie contemplative à la campagne.⁷ De retour en Suisse, Iselin reprend cependant goût aux études.⁸ En 1749, deux occasions de s'établir à l'étranger se présentent à lui. Dans le premier cas, il s'agissait de suivre à Versailles l'ambassadeur impérial Wenzel von Kaunitz en qualité de secrétaire. Cette opportunité n'attirait Iselin en aucune façon, car il répugnait à abdiquer sa liberté pour se mettre au service d'un « grand » ; la seconde, consistant à obtenir grâce aux Bernoulli une place à l'Académie royale de Berlin, aurait parfaitement convenu à son tempérament, mais son entourage qui ambitionnait pour lui une charge publique à Bâle s'y était résolument opposé.

En septembre 1751, un modeste héritage consécutif à la mort de sa grand-mère rend enfin possible pour Iselin le voyage en France maintes fois différé. En fait, le jeune homme aurait aimé attendre encore un peu, afin de pouvoir séjourner à Paris en même temps que son ami Frey, mais l'oncle tyrannique ne l'entend pas de cette oreille et somme vertement son neveu de partir sans délai, pour limiter le risque de perdre des occasions de mariage ou d'emploi dans sa ville natale.⁹ Iselin n'étant pas un « héritier », sa famille

⁶ Sur le séjour d'Iselin à Göttingen, voir Ferdinand Schwarz : Isaak Iselin als Student in Göttingen (1747-1748) in Basler Jahrbuch 1916, 101-193 ; U. Im Hof : Isaak Iselin (voir note 4) t. I, 57-79.

⁷ F. Schwarz : Isaak Iselin als Student (voir note 6) 170-180.

⁸ Licencié à Bâle en 1751, après la présentation d'un mémoire consacré au droit public suisse et la soutenance de dix thèses juridiques, Iselin attendra 1755 pour s'acquitter des coûteuses formalités précédant l'attribution du grade de docteur. U. Im Hof : Isaak Iselin (voir note 4), t. I, 84-85.

⁹ F. Schwarz : Isaak Iselins Jugend- und Bildungsjahre (voir note 4) 25-26.

assigne en effet à ce voyage un but bien précis, celui de le préparer le plus utilement possible à entrer dans la vie active. Il se peut que le jeune homme n'ait adhéré que partiellement à cet objectif prosaïque.¹⁰ Quoi qu'il en soit et les circonstances aidant, Iselin fera finalement de son séjour parisien, non sans mauvaise conscience, une parenthèse heureuse dans une vie s'annonçant relativement morne.

Pourvu d'une recommandation de Daniel Bernoulli pour Buffon, Iselin se met en route le 2 février 1752. Il ne se presse cependant pas d'arriver à Paris, s'accordant au passage deux semaines et demie à Metz où le loge son cher ami Frey, aide-major dans un des régiments suisses stationnés dans la ville.¹¹ Cette halte imprévue, de surcroît en pleine période de carnaval, n'est absolument pas du goût de sa mère dont il doit calmer les inquiétudes.¹² Le 5 mars 1752, après un trajet mouvementé de neuf jours dont il accomplit le dernier tiers à pied et au cours duquel il achète douze bouteilles de champagne à Épernay,¹³ Iselin arrive enfin à Paris: « Mon voyage ne m'a même pas particulièrement fatigué et je me sens, Dieu merci, d'excellente humeur ». ¹⁴ Iselin restera quatre mois et demi dans la capitale française.¹⁵

Un voyageur aux multiples centres d'intérêt

Pendant toute la durée de son séjour parisien, Iselin loue une chambre garnie à l'hôtel de Londres, rue Dauphine. Bien que cela lui coûte beaucoup plus cher qu'à l'auberge, il prend ses repas à proximité, dans une pension

¹⁰ La correspondance entre Iselin et Frey montre que les deux amis concevaient leurs futurs voyages communs comme devant associer agrément et utilité.

¹¹ De père bâlois et de mère française, Johann Rudolf Frey (1727-1799) était entré à l'âge de douze ans au service de la France comme cadet. Il appartenait en 1752 au régiment Bocard. Partageant les idées et les goûts d'Iselin, Frey était son confident dans tous les domaines. Les deux hommes, qui se connaissaient depuis l'école, demeurèrent de fidèles amis jusqu'à la mort d'Iselin.

¹² Pariser Tagebuch (voir note 1) 8-9 (20 février 1752). Le séjour à Metz occupe les pages 3 à 12 du journal.

¹³ Ibid., 12.

¹⁴ Ibid., 13

¹⁵ Sur le séjour parisien d'Iselin, voir U. Im Hof : Isaak Iselin (voir note 4) t. I, 100-117.

tenue par une famille suisse cultivée, du nom d'Albrecht, chez laquelle il passe la plupart de ses soirées en compagnie de pensionnaires distingués. Au bout de quelques jours, suite à une promesse faite à Madame Albrecht, le jeune homme congédie le domestique qu'il venait d'engager et le remplace par un autre.¹⁶ Le surlendemain de son arrivée, Iselin fête son vingt-quatrième anniversaire, atteignant ainsi la majorité civile au regard de la loi bâloise : « Je peux à partir de maintenant occuper une fonction officielle et dois donc faire davantage d'efforts pour être un homme et un citoyen honnête », note-t-il dans son journal.¹⁷ Iselin semble donc, au départ, animé des meilleures intentions, conscient qu'il est des attentes de son entourage quant à sa future carrière. Accéder à une charge publique, tel est comme nous savons l'objectif que le jeune étudiant est censé ne pas négliger pendant son séjour à Paris. La poursuite de cet objectif implique notamment un certain nombre de visites protocolaires à des personnes influentes. Son oncle colonel se charge de le lui rappeler dès sa première lettre¹⁸ et d'y revenir avec insistance dans la suivante :

Il serait ridicule si vous ne faisiez uniquement consister vos occupations à rester le soir chez votre hôte et hôtesse avec leurs filles. [...] Il faut tâcher de vous introduire et mieux profiter du temps que vous avez à rester à Paris. Je vous ai parlé si vous ne voyez Mr. de Zurlauben. Vous devez le voir et le chercher. Il vous procurera d'autres personnes à connoître que les parens de votre ami Frey. Il ne faut point rester à Paris dans le petit, il faut tâcher d'entrer dans le grand monde absolument, et je vous réitère, il faut employer tout au monde pour voir Mr. de Chavigny, notre ambassadeur futur. Vous ne sauriez mieux être introduit que par ledit Mr. de Zurlauben. Je vous le réitère et je vous le dirois cent fois : il faut déterrer Mr. de Zurlauben. Par lui vous serez introduit chez l'Ambassadeur, et il peut vous introduire dans le grand monde.¹⁹

¹⁶ *Pariser Tagebuch* (voir note 1) 18 (12 mars).

¹⁷ *Ibid.*, 15 (7 mars 1752).

¹⁸ *Ibid.*, 213 (lettre du 16 mars 1752).

¹⁹ Lettre du 4 avril 1752, en français. *Ibid.*, 214. La syntaxe, la graphie et la ponctuation des citations françaises originales ont été soigneusement respectées. Issu d'une famille patricienne de Zoug, Beat Fidel Anton von Zurlauben (1720-1799) était à la fois capitaine de la Garde suisse, historien et secrétaire-interprète à l'ambassade de France à Soleure. Iselin avait fait sa connaissance en août 1751, alors qu'il accompagnait « Oncle Oberst » pour une mission diplomatique dans cette ville. Théodore Chevignard de Chavigny (1687-1771) sera ambassadeur auprès du Corps helvétique

Trois jours plus tard, l'oncle se fait encore plus explicite :

Ainsi, mon cher neveu, je vous réitère sur le même ton, qu'il faut voir Mr. de Zurlauben, le déterrer pour qu'il vous mène chez Mr. l'Ambassadeur et par lui vous soyez faufile dans des grandes compagnies.

Il ne faut pas seulement se plaire dans les compagnies bourgeoises ou marchandes. Vous voyagez pour voir tout et après ça dans l'occasion d'en pouvoir parler pertinemment. De plus, comme Mr. de Zurlauben est un savant et que le voilà attaché selon toutes les apparences pour sa vie à l'ambassade, vous pourriez, sans faire semblant de rien, lier commerce avec lui. Ça vous donnera l'occasion d'entretenir d'ici à Soleure une correspondance de lettres, et comme toute votre attention dans la suite sera de vous placer, s'il y a moyen, dans notre Gouvernement, arrive ce qu'il pourra, ça donne un très grand relief, quand on sait qu'on a des connoissances à l'ambassade et qu'on est vû agréablement. Je vous prie, par l'amitié que je vous porte, que vous veuillez faire attention sérieuse à ces lignes et à ma dernière lettre.²⁰

Mais le séjour parisien d'Iselin ne se déroule pas exactement selon les désirs de l'oncle Burckhardt, cela pour deux raisons : d'une part, le jeune homme se lasse bientôt de se précipiter inutilement à Versailles ou de faire anti-chambre dans la capitale pour des résultats peu concluants ; d'autre part, ses intérêts et ses goûts le portent ailleurs. Ainsi note-t-il le 27 avril :

Je vais envoyer [...] une grande partie de mon journal à mon cher Frei, mais j'ai vraiment honte en pensant au peu de choses remarquables qu'il contient ; cela est le signe que j'occupe mal mon temps à Paris. Je vis ici très heureux, mais à ma manière et non pas comme on doit vivre ici. En même temps, je considère ce voyage plutôt comme un voyage d'agrément ; pourquoi m'imposerais-je des contraintes ? Quand je serai de retour à Bâle, je travaillerai. Je hais les grandes sociétés et le jeu ; je ne peux donc guère me comporter autrement que je le fais, et pourtant je ressens quelque utilité à mon voyage.²¹

de juin 1753 à juin 1762. Iselin renoncera à le rencontrer à Paris. Ibid., 110 (25 mai 1752).

²⁰ Ibid., 216 (lettre du 7 avril 1752, en français). L'ambassade dont il est question ici est l'ambassade de France à Soleure. Après plusieurs tentatives infructueuses pour rencontrer Zurlauben, Iselin notera dans son journal à la date du 18 avril 1752 : « Je suis vraiment fatigué de ce Zurlauben » (ibid., 58). Voir également notation du 25 mai 1752 (ibid., 110). Dans une lettre du 1^{er} juin 1752, l'oncle Burckhardt écrira finalement à son neveu : « Mr. De Zurlauben, qui agit si impoli à votre égard, je ne lui ferois plus aucune politesse ; je n'ai jamais prétendu que, s'il ne vous montre pas secours, vous ayez besoin de vous gêner à son égard » (ibid., 218, lettre en français).

²¹ Ibid., 70.

Voyons donc de plus près les occupations parisiennes d'Iselin entre mars et juillet 1752. Savoir, culture, société : aucun domaine n'échappe à la curiosité universelle du jeune Bâlois.

En premier lieu viennent les spectacles qui constituent indéniablement son divertissement de prédilection. En l'espace de quatre mois, il se rend en effet 42 fois à la Comédie-Française, 5 fois à la Comédie italienne, 6 fois à l'Opéra et 3 fois à l'Opéra-Comique.²² Grâce à l'institution parisienne qu'est le Concert Spirituel,²³ Iselin prend goût à la musique, ce qui le réjouit et lui ouvre la perspective d'un nouveau plaisir à son retour à Bâle.²⁴ Le jour du vendredi saint, il fait le voyage de Longchamp pour écouter l'office des Ténèbres.²⁵ Outre la visite d'un nombre considérable d'églises, son intérêt pour la religion l'amène, lui le protestant, à écouter un sermon à Notre-Dame²⁶ et à observer diverses cérémonies, comme le Lavement des pieds du jeudi saint²⁷ ou les processions de Quasimodo et de la Fête-Dieu.²⁸ Cette dernière procession lui semble particulièrement belle à la paroisse Saint-Sulpice, en raison de la magnificence des ornements liturgiques et de la gestuelle des enfants de chœur, lesquels s'acquittent de leur rôle « avec plus d'agilité et de précision que les troupes du roi ».

Il ne se passe guère de jour sans qu'Iselin sorte faire une promenade, parfois seul, dans un des nombreux jardins publics de la capitale française, que ce soit le Luxembourg, les Tuileries, le Palais-Royal ou encore le Jardin du

²² Ferdinand Schwarz a joint à son édition du *Pariser Tagebuch* un relevé chronologique des spectacles vus par Iselin à Strasbourg, Metz et Paris (278-281).

²³ Rappelons que le Concert Spirituel était une entreprise de concerts publics qui exista de 1725 à 1790. Placé depuis 1734 sous le contrôle de l'Académie royale de musique, il œuvra jusqu'en 1784 à la Salle des Cent-Suisses, dans le pavillon central du château des Tuileries. Tenu selon les premiers règlements à n'offrir que de la musique sacrée, le Concert Spirituel étendit progressivement son répertoire à différents genres de musique profane. Voir Pierre Constant : *Histoire du Concert Spirituel (1725-1790)*, 2^e éd. (Paris : Heugel, 2000).

²⁴ *Pariser Tagebuch* (voir note 1) 36 (1^{er} avril 1752). Voir également 33 (29 mars), 39 (3 avril) et 88 (11 mai).

²⁵ *Ibid.*, 34 (31 mars 1752).

²⁶ *Ibid.*, 18 (12 mars 1752).

²⁷ *Ibid.*, 34 (30 mars 1752).

²⁸ *Ibid.*, 44 (9 avril 1752) et 121 (1^{er} juin). Profondément religieux, Iselin commence et termine ses journées parisiennes par un moment de recueillement spirituel (« *Andacht* »), qu'il note consciencieusement dans son journal.

Roi. Le jeune Suisse se dit impressionné par les tombeaux de Richelieu, de Descartes et de Mazarin, situés respectivement dans la chapelle de la Sorbonne, l'église de l'abbaye Sainte-Geneviève et la chapelle du Collège des Quatre-Nations. Il s'enthousiasme pour les Invalides, la place Vendôme et l'église Saint-Sulpice (encore inachevée), visite les galeries de tableaux du Palais-Royal, fait l'acquisition de gravures et de livres. Les productions de la Manufacture royale des glaces de miroirs, tout comme celles des Gobelins, suscitent son émerveillement. À la Salpêtrière, qui à cette époque est à la fois maison d'assistance et maison de répression pour 7000 femmes, le spectacle des aliénées l'attriste et le rend pensif.²⁹ Pour ce qui est des alentours de la capitale, des amis suisses ou parisiens l'accompagnent à Versailles, où il assiste au lever du roi et au déjeuner de la reine³⁰, ainsi qu'à Saint-Denis, Marly, Saint-Cloud et Meudon.

Les lieux de sociabilité que fréquente plus particulièrement Iselin sont, d'une part le Procope, d'autre part le Café allemand, tenu par une certaine Madame Curé dont le *Mercur de France* accueille les productions poétiques.³¹ Le soir chez les Albrecht, il s'adonne avec les filles de la maison, au sein d'une petite compagnie, aux plaisirs de la conversation, de la danse, de la musique, de la déclamation et des jeux de société. Une amourette s'ébauche très tôt avec l'aînée des demoiselles Albrecht, mais Iselin veille soigneusement à ne pas laisser se développer ses sentiments pour la charmante Margoton (« Goton »), car « M. Albrecht n'a pas un denier »³². Ce thème revient tout au long du journal sous la forme d'un refrain emprunté à la neuvième *Églogue* de Fontenelle : « Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux »³³. Le jeune homme éprouve certes du plaisir à badiner avec M^{lle} Albrecht, mais il ne veut, ni lui donner des illusions, ni se retrouver dans un

²⁹ Ibid., 27 (22 mars 1752).

³⁰ Ibid., 99 (21 mai 1752).

³¹ Charlotte Reynier, alias Dame Curé, puis Dame Bourette, sera surnommée quelque temps plus tard la « Muse limonadière » en raison du recueil éponyme publié par elle à Paris en 1755. En 1750 avait paru à Berlin son « Ode au roi de Prusse ». À propos de cette ode, Iselin écrit qu'elle renferme « quelques étincelles », mais aussi « de nombreuses choses lamentables ». Ibid., 84 (8 mai 1752).

³² Ibid., 15 (8 mars 1752).

³³ Voir, par exemple, p. 76 (30 avril), 77 (1^{er} mai), 90 (12 mai), 104 (23 mai), 115 (28 mai), 134 (14 juin), 138 (16 juin). Citation en français dans le texte.

« labyrinthe » d'où il ne parviendrait plus à s'extraire.³⁴ « Je suis assez heureux, écrit-il, d'être maître de mes penchants »³⁵.

À la fréquentation du grand monde, chaudement recommandée par son oncle Burckhardt, Iselin préfère celle des milieux scientifiques, artistiques, philosophiques ou littéraires. C'est ainsi qu'il est reçu deux fois par Buffon³⁶ et qu'il rencontre l'Abbé Nollet, dont il suit les leçons de physique.³⁷ Il se lie d'amitié avec Jean-Baptiste Massé³⁸, rend une visite impromptue au vieux Fontenelle³⁹, fréquente M^{me} de Graffigny et est invité à plusieurs reprises à la table de Grimm, ce qui lui permet de faire la connaissance non seulement de l'Abbé Raynal⁴⁰ mais encore de Rousseau⁴¹. Le jeune homme assiste à la rentrée de l'Académie des sciences et de l'Académie des belles-lettres, ainsi qu'à une dispute théologique à la Sorbonne.⁴² Il fréquente le Palais de justice,

³⁴ Ibid., 77 (1^{er} mai 1752).

³⁵ Ibid., 81 (3 mai 1752).

³⁶ Ibid., 136 (15 juin 1752) et 163 (10 juillet). Iselin écrit à son ami Frey que Buffon l'a reçu « avec la dernière politesse » (ibid., 206, 18 juin 1752, lettre en français). La première fois, Buffon interroge longuement Iselin sur son compatriote Daniel Bernoulli, voulant savoir notamment si le physicien bâlois était marié, « car chès vous on se marie encore » (en français dans le texte). Cette remarque de Buffon inspire au jeune Bâlois un développement sur l'opposition entre le caractère traditionnel des coutumes suisses et la dissolution des mœurs en France. Lors de la seconde visite d'Iselin, les deux hommes s'entretiennent de politique et, plus particulièrement, de la situation dans les cantons suisses.

³⁷ Ibid., 115 (29 mai 1752). Ayant appris par un tiers qu'Iselin avait l'intention de suivre les cours de Nollet, Daniel Bernoulli lui fait demander de bien vouloir coucher sur le papier les expériences auxquelles il assistera, car « ce sera un trésor pour moi et pour mes amis ».

³⁸ Peintre, dessinateur et graveur réputé, Jean-Baptiste Massé (1687-1767) était un ami de Frey. Il avait été reçu en 1717 membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture.

³⁹ Ibid., 86-87 (10 mai 1752). Sans même savoir qui il est, Fontenelle reçoit le jeune étranger avec la plus grande amabilité. Iselin ne tarit pas d'éloges sur la fraîcheur intellectuelle de ce « Nestor des têtes spirituelles » et sur sa disponibilité, opposant son comportement à celui de Falconnet. Fontenelle était alors âgé de 95 ans.

⁴⁰ Ibid., 169 (15 juillet).

⁴¹ Ibid., 128-129 (10 juin 1752).

⁴² Ibid., 71 (27 avril 1752). Iselin décrit assez longuement ce débat en Sorbonne, qu'il juge intéressant, tout en le qualifiant pour finir de « duel devant un miroir » et de « vanité des vanités ».

la Bibliothèque Royale, la Bibliothèque Sainte-Geneviève et celle du Collège des Quatre-Nations. Enfin, pour faire bonne figure en société et bien qu'il juge la mode française « extravagante », le jeune homme consacre du temps et beaucoup d'argent à sa garde-robe, faisant appel à plusieurs reprises aux services d'un tailleur. Toutefois ses dépenses vestimentaires ne vont pas sans déconvenues ni inquiétudes : c'est ainsi, par exemple, que l'achat de manchettes brodées lui attire les moqueries de la famille Albrecht, que ses appréciations personnelles sur les habits qu'il fait confectionner varient dans le temps et qu'il se demande s'il pourra exhiber à Bâle son costume d'été.⁴³

Ces multiples activités extérieures n'empêchent nullement Iselin de se livrer à la frénésie de lecture qui est la sienne depuis son plus jeune âge. À Paris, il lit non seulement dans sa chambre d'hôtel mais encore en promenade ou durant ses trajets en fiacre et même au spectacle pendant les entr'actes.⁴⁴ Parmi ses lectures figurent l'*Histoire naturelle* de Buffon, alors en cours de publication, les satires de Régnier, les Remontrances du Parlement, les œuvres de Voltaire, de Crébillon, de Muralt, de M^{me} de Graffigny, de l'Abbé Nollet et de l'Abbé Le Blanc.⁴⁵

Au fil des semaines et au gré des circonstances, les expériences parisiennes d'Iselin, extrêmement diverses, lui inspirent soit des jugements acerbes soit des sentiments exaltés. Nous allons examiner successivement les uns et les autres.

Un tableau sarcastique des mœurs françaises

Si l'on tente de faire la synthèse des maux qui, selon Iselin, caractérisent la société française qu'il côtoie, l'on constate que quatre notions morales reviennent régulièrement sous sa plume : servilité, débauche, vanité et inauthenticité.

⁴³ Ibid., 16, 32, 34, 111, 117, 123-125, 127, 169.

⁴⁴ Voir, par exemple, *ibid.*, 13 (5 mars), 18 (11 mars), 70 (26 avril), 166 (6 juillet).

⁴⁵ Publiées en 1745, les *Lettres d'un Français concernant le gouvernement, la politique et les mœurs des Anglais et des Français* de Jean-Bernard Le Blanc avaient connu un très grand succès.

Dix jours après son arrivée, alors qu'il se rend à Versailles dans l'intention de rencontrer Zurlauben et le marquis de Paulmy, l'occasion lui est fournie d'observer sur place le comportement de ses trois compagnons de voyage, dont l'un est venu demander la croix de Saint-Louis, l'autre soumettre un projet de canal fluvial et le dernier solliciter une pension.⁴⁶ Pendant les quatre-vingt-dix minutes où il attend lui-même d'être reçu, Iselin se livre à des réflexions désabusées sur le sort misérable des courtisans, ces « hommes insensés courant après une ombre » ou « un bonheur imaginaire », alors qu'il n'est pas de plus grand bien, à ses yeux, que l'indépendance.⁴⁷ Quelques jours plus tard, une seconde tentative pour voir de Paulmy le fait s'exclamer :

Me suis rendu en voiture aux Invalides. Ai longtemps attendu. M. Zurlauben me présenta à M. de Paulmi. Je ne sais même pas moi-même si celui-ci m'a bien ou mal reçu, mais je sais très bien que ces courbettes ne me serviront à rien. Encore une fois : cette existence de cour est une triste existence. Sacrifier sa liberté au néant et adorer des dieux qui ... Quel abaissement !⁴⁸

S'agissant de la « débauche » parisienne, Iselin affirme qu'il n'aurait jamais imaginé qu'elle fût si répandue, qu'elle régnât de manière aussi abjecte et que son influence néfaste fût aussi sensible en tout.⁴⁹ Lors du temps liturgique de Pâques, il développe pour la première fois ses impressions personnelles face à l'étalage de luxe et aux mœurs licencieuses des Français. Les lignes où il relate ce qu'il a vu pendant les Ténèbres de Longchamp résonnent comme une anticipation de celles que Louis Sébastien Mercier, trois décennies plus tard, consacra à ce moment musical détourné de sa fonction pour devenir

⁴⁶ Pariser Tagebuch (voir note 1) 20-21 (15 mars).

⁴⁷ Ibid., 20.

⁴⁸ Ibid., 27 (23 mars 1752). Les points de suspension sont de la plume du diariste. Iselin avait déjà rencontré de Paulmy en août 1751 à Soleure où celui-ci était ambassadeur de France depuis 1748. Le marquis s'était alors montré fort aimable envers le jeune juriste qu'il avait félicité pour le sujet de son mémoire de licence. En 1752, de Paulmy avait été rappelé à Paris par le roi, qui l'avait nommé secrétaire d'État à la Guerre. Hans Michel : *Die Ambassade des Marquis de Paulmy in der Schweiz von 1748 bis 1752. Beziehungen zwischen Frankreich und der Eidgenossenschaft in der Mitte des 18. Jahrhunderts* (Bern 1954) 116.

⁴⁹ Pariser Tagebuch (voir note 1) 148 (23 juin).

un événement mondain et libertin.⁵⁰ Le 31 mars, Iselin note en effet dans son journal :

C'est aujourd'hui le vendredi saint. On s'y rend [à Longchamp] pour entendre les Ténèbres, pour voir et être vu. Seul, un tout petit nombre de ceux qui s'y rendent songent à aller à l'église. Nous rencontrâmes plus de 200 carrosses qui, formant une sorte de cortège sur quatre files, montaient et descendaient très lentement. [...] C'est une nation bien étrange que ces messieurs les Français. De nombreux jeunes gens étaient à cheval et ils avaient dans les carrosses leurs courtisanes. Pour ne pas être vus de leurs parents et de leurs familles en compagnie de ces dernières, ils chevauchent à côté des voitures et à l'extrémité du petit bois, ils suivent les carrosses jusqu'à un endroit précis où, à leur manière, ils s'acquittent de leurs dévotions avec leurs prêtresses.⁵¹

Le même jour, Iselin évoque la prostitution : « Il ne faut pas que j'oublie de noter ceci. M. Albrecht m'a dit que l'année dernière, la Pâris se serait fait 26 000 livres pendant la semaine sainte. Lorsque les gens n'ont pas de spectacles, ils vont dans les établissements de plaisir. On voit là combien l'oisiveté est une chose pernicieuse ».⁵² Le 26 mai, le jeune homme relate

⁵⁰ Tableau de Paris, ed. Jean-Claude Bonnet (Paris ; Mercure de France, 1994) chap. CXXII (« Longchamp »), 293-295.

⁵¹ Pariser Tagebuch (voir note 1) 34-35. Iselin s'était rendu à Longchamp en compagnie de son hôte, M. Albrecht, d'un certain baron Funk et de son ami anglais John Penn (1729-1795), qui sera le dernier gouverneur de la Pennsylvanie coloniale. Funk et Penn prenaient également leurs repas chez les Albrecht.

⁵² Ibid., 35. « Matrone » réputée du faubourg Saint-Honoré, immortalisée par les chansonniers, Justine Pâris recevait une clientèle huppée dans son Hôtel du Roule, que fréquenta assidûment Giacomo Casanova lors de son premier séjour à Paris. Mémoires (Paris : Garnier, 1880) t. II, 326-329. Un précédent passage du journal d'Iselin, daté du 24 mars 1752, nous apprend que Justine Pâris avait depuis peu cédé sa maison et ses pensionnaires à une certaine Madame Carlier et qu'elle s'était retirée au calme avec une rente confortable (p. 29). Le fait est confirmé par Edmond-Jean-François Barbier : Chronique de la Régence et du Règne de Louis XV (Paris : Charpentier, 1858) t. V, 159. À cette même date du 24 mars 1752, Iselin décrit de manière pittoresque le va-et-vient des fiacres devant l'Hôtel du Roule (ainsi nommé parce qu'il était situé à proximité de la barrière du Roule, actuelle Place des Ternes). Iselin rapporte également les informations recueillies sur place par M. Albrecht quant à la nature des activités se déroulant à l'intérieur de l'hôtel. M. Albrecht et un autre de ses pensionnaires seraient volontiers entrés mais Iselin, lui, ne voulait pour rien au monde en entendre parler. En ce qui concerne l'évocation par notre jeune Bâlois de

dans son journal qu'une prostituée l'a abordé dans le jardin des Tuileries et qu'il a été fortement tenté de donner suite à ses sollicitations. Ce jour-là, comme en de nombreuses autres occasions, « seule la crainte des mille conséquences qu'a ce genre de choses » le fait reculer :

Premièrement, ma santé m'est très chère ; deuxièmement, ma bourse ne me l'est pas moins ; troisièmement, je hais les querelles déraisonnables auxquelles on peut se retrouver mêlé ; et quatrièmement, j'éprouve [...] depuis toujours de la répulsion à cause du désordre, de la confusion, de la dépravation, du naufrage de familles entières, de la décadence morale et autres conséquences affligeantes que de tels désirs désordonnés ont introduits dans la société et que je m'imagine vivement depuis toujours.⁵³

Un mois plus tard, Iselin note encore : « J'aurais beaucoup à faire si je voulais m'apitoyer sur le sort de toutes les charmantes prostituées. En même temps, il est vrai que cette malheureuse corporation est tout à fait à plaindre ».⁵⁴

Outre les exemples de servilité et de débauche observés de ses propres yeux, Iselin décrit diverses situations concrètes où se manifestent le culte de l'apparence et l'inauthenticité propres, selon ses dires, aux Français. À son ami Frey qui déplore chez lui l'absence de certaines qualités indispensables pour plaire et se rendre aimable, le jeune Suisse rétorque que l'affabilité n'est pas une qualité nécessaire dans leur patrie et que l'on doit, dans une république, se faire aimer d'une tout autre façon.⁵⁵ Par ailleurs, il avoue ne pas avoir vraiment envie de « plaire ». Il en va, écrit-il, différemment des Français dont « la principale occupation consiste en l'art de plaire ».⁵⁶ Alors qu'Iselin se refuse à contrefaire sa nature, les Français, eux, dédaignant les vrais biens pour les choses fausses et futiles, privilégient l'artifice dans tous les domaines : « Cette étrange nation aime vivre avec des choses d'emprunt : cheveux, couleur du visage, manières, esprit et très souvent argent sont

l'univers parisien de la prostitution, voir également p. 56, 145-146, 150-151, 153-154, 158 et 168-169.

⁵³ Ibid., 110-111.

⁵⁴ Ibid., 155 (30 juin).

⁵⁵ Ibid., 37 (2 avril 1752). Dans ce passage, Iselin se réfère à une lettre de son ami Frey en date du 20 mars, reproduite en annexe au *Pariser Tagebuch* (voir note 1) 210-211.

⁵⁶ Ibid., 36 (1^{er} avril 1752).

empruntés ». ⁵⁷ Pour illustrer cette inauthenticité, je me limiterai à deux exemples. Comme la plupart des voyageurs allemands de l'époque, dont l'idéal de beauté féminine diffère manifestement de celui des Français ⁵⁸, Iselin n'apprécie pas le fard outrancier des Parisiennes. Que ce soit au Concert spirituel ou dans les promenades publiques, il porte sur leur aspect physique un jugement impitoyable :

Me suis promené au Luxembourg. Je regardai avec attention les femmes pour voir si je pourrais découvrir quelque chose de très beau. Je me mis dans une colère noire. Je ne trouvai pratiquement rien qui eût mérité quelque attention. Je n'en trouvai presque que de laides. Je pris ma lorgnette ⁵⁹. Elles me parurent encore plus laides. Je ne crois pas avoir vu trois très belles personnes. [...] Je ne crois pas qu'il se trouve dans le monde des femmes plus laides qu'à Paris. ⁶⁰

Cette absence de naturel, Iselin la déplore également chez les lettrés : lorsque, par exemple, il entre pour la première fois au Procope, il est d'abord favorablement impressionné par le ton avenant des habitués de ce « café des têtes spirituelles », mais il découvre bientôt que cet esprit tant vanté n'est pas original. Il est imité et donc factice, « c'est de l'esprit postiche » ⁶¹.

Par ailleurs, les Français éprouvent un extraordinaire besoin de voir et d'être vus : « C'est une étrange nation. Les Français ne sont pas de ceux qui *malunt esse quam videri* ; ils préfèrent paraître qu'être ». ⁶² C'est ainsi qu'aux beaux jours, souligne Iselin, qui tient l'information de Madame Albrecht, les femmes qui ne possèdent pas de maison de campagne ne se montrent pas dans les jardins publics, cela pour faire croire qu'elles séjournent en dehors de Paris. ⁶³ Les promenades parisiennes sont en effet, et Iselin le répète sur tous les tons, les lieux par excellence de l'ostentation, ceux où la vanité so-

⁵⁷ Ibid., 36 (1^{er} avril 1752).

⁵⁸ Sabine Diezinger : Paris in deutschen Reisebeschreibungen des 18. Jahrhunderts (bis 1789) in : Francia 14 (1986) 315.

⁵⁹ Voir Louis Sébastien Mercier, Tableau de Paris (voir note 49) chap. CLXI (« Les lorgneurs »), 379 : « Paris est plein de ces Lorgneurs impitoyables, qui se plantent devant vous, & fixent sur votre personne des yeux immobiles & assurés. Cette coutume ne passe plus pour indécente, à force d'être commune. Les femmes ne s'en offensent pas, pourvu que cela arrive aux spectacles et aux promenades ».

⁶⁰ Pariser Tagebuch (voir note 1) 24 (19 mars). Voir aussi 33 et 38.

⁶¹ Ibid., 25 (20 mars 1752). Le dernier membre de phrase est en français dans le texte.

⁶² Ibid., 82 (5 mai 1752).

⁶³ Ibid., 82 (5 mai 1752).

ciale atteint son plus haut degré.⁶⁴ Dans un autre domaine, celui de l'érudition universitaire, Iselin critique la superficialité française: « Cette nation privilégie, dans l'érudition tout comme dans d'autres choses, les vétilles, le colifichet et préfère les apparences à l'essentiel ; mais ce n'est pas le cas de tous, et il faut très bien distinguer ». ⁶⁵ À cette occasion, Iselin vante les mérites scientifiques de Maupertuis, La Condamine, Bouquet et Buffon. Il ne semble pas, par contre, penser grand bien de Réaumur.

Face à cette vie parisienne agitée, marquée au sceau de la dépravation et de l'artifice, notre diariste se prend parfois à rêver d'une existence honnête et paisible dans sa ville natale, aux côtés de son ami d'enfance : « Frey a une gentille épouse, moi aussi ; nous nous choisissons une petite compagnie aimable. Bâle devient tout à coup l'endroit le plus charmant du monde. Bonne nuit, Paris ». ⁶⁶ Mais à d'autres moments, le jeune homme insouciant qu'il est encore s'abandonne aux séductions du présent et donne libre cours à son enthousiasme pour la capitale française.

Les « douceurs » de Paris

Constatant lui-même un revirement dans son attitude, Iselin note le 16 mai dans son journal qu'il se plaît tellement à Paris qu'il souhaiterait y passer le reste de ses jours ou à défaut le reste de sa jeunesse, si du moins il pouvait convaincre sa mère de venir s'y installer avec lui. L'éloge de la capitale française prend alors sous sa plume des accents dithyrambiques :

Quelle vie agréable ne mènerais-je pas si je devais vivre ici ! Ici, pour les gens honnêtes, c'est le pays de la liberté ; c'est ici le pays où l'on trouve tout ce que l'on peut souhaiter : les plaisirs les plus simples comme les plus recherchés. Paris est le siège de la dépravation, c'est vrai – mais ici, on peut vivre comme on l'entend. Quelle diversité humaine ne trouve-t-on pas ici ! Quelle diversité de caractères, de mœurs, d'opinions ! Quel plaisir d'observer tout ceci et d'être le spectateur d'un si grand spectacle !⁶⁷

⁶⁴ Ibid., 38, 63 et 128 notamment.

⁶⁵ Ibid., 73. Le mot colifichet est en français dans le texte.

⁶⁶ Ibid., 34 (31 mars 1752).

⁶⁷ Ibid., 95 (16 mai 1752).

Quels sont donc les attraits spécifiques du Paris de Louis XV à l'origine de cette étonnante conversion ? Outre l'atmosphère de liberté et la prodigieuse diversité humaine dont il vient d'être question et qui sont essentielles pour le moraliste né qu'est Iselin, ce sont avant tout les innombrables spectacles, les plaisirs de la conversation et les liens noués avec certaines personnes éminentes qui le fascinent. De toutes les excellentes choses qu'offre Paris, la Comédie-Française, affirme-t-il, est la seule qu'il souhaiterait emporter à Bâle avec lui.⁶⁸ Le jeune homme ne s'exprime pas seulement sur le contenu des œuvres jouées mais encore sur la qualité du jeu des comédiennes et des comédiens. Leurs noms lui sont familiers et il ne se lasse pas de tresser des couronnes aux plus talentueux, comme « la tendre Gaussin », la Clairon, « l'excellente Dangeville » ou bien encore Henri-Louis Le Kain, pour ne citer qu'eux. Par ailleurs, Iselin sait pertinemment qu'il ne retrouvera pas dans sa ville natale les joies que procurent des échanges intellectuels aisés et détendus comme ceux dont il bénéficie à Paris :

Je ne connaîtrai sans doute plus à Bâle de telles journées. Je trouverai des gens sages – je le sais très bien – mais il manquera toujours quelque chose qu'on ne peut pas exprimer. Cette liberté de ton, cette franchise, cette confiance, qui se manifestent en toutes choses, dans les manières, dans l'expression, qui pimentent toutes choses de manière si agréable : rien de tout cela ne prospère dans notre pays. Tout y est différent ; tout y est guindé.⁶⁹

L'aspect sur lequel Iselin insiste toutefois le plus, ce sont ses contacts répétés avec plusieurs figures en vue des cercles intellectuels, au premier rang desquelles Grimm, M^{me} de Graffigny et Rousseau.

Le critique littéraire et musical allemand Friedrich Melchior Grimm vivait depuis 1749 à Paris où il n'était encore à cette époque que le secrétaire du comte de Friesen, neveu du maréchal de Saxe. Après avoir fait sa connaissance le 16 avril chez les Albrecht, Iselin est reçu à maintes reprises au domicile de Grimm, avec lequel il s'entretient notamment de Gottsched et des écrivains suisses, tout particulièrement de Breitinger. Grimm ne commencera qu'en mai 1753 la rédaction de sa fameuse chronique manuscrite de la vie intellectuelle parisienne, destinée à divers princes étrangers et intitulée

⁶⁸ Ibid., 75 (29 avril 1752).

⁶⁹ Ibid., 115 (28 mai 1752).

Correspondance littéraire. Toutefois, malgré le mystère entretenu par l'auteur autour de la nature de son entreprise, Iselin aura l'occasion d'en subodorer l'importance et les préparatifs de lancement.⁷⁰ Du début à la fin de son journal, le jeune Bâlois ne tarit pas d'éloges sur la personnalité de Grimm, cet homme « incomparable » dont il apprécie tout particulièrement l'amabilité, l'esprit, l'éloquence et l'égalité d'humeur, affirmant que lui et Massé auront contribué à faire de son séjour parisien un « beau moment » de son existence.⁷¹

Grâce à l'entremise de son tuteur bâlois Martin Huber, agent impérial, Iselin est reçu le 19 mai 1752 par M^{me} de Graffigny, femme de lettres d'origine lorraine que deux de ses œuvres viennent de rendre célèbre, le roman épistolaire *Lettres d'une Péruvienne* (1747) et le drame larmoyant *Cénie* (1750) joué à la Comédie-Française dès sa publication. Dans son journal, Iselin, qui fait un portrait physique et moral très élogieux de son hôtesse, raconte qu'il lit avec « ravissement » les *Lettres d'une Péruvienne* et qu'il partage les idées de leur auteur sur Rousseau. Dans le débat qui agite alors les esprits autour de la « Dernière Réponse » du philosophe à M. Bordes, académicien de Lyon, parue à Genève en avril 1752, Iselin est de ceux qui réfutent l'affirmation de Rousseau selon laquelle les sciences seraient la cause de la corruption. Visiblement impressionnée par la maturité de son jeune admirateur, Françoise de Graffigny l'encourage à publier ses idées critiques sur le philosophe et lui prête, ce qui est un signe de confiance, les manuscrits de deux comédies qu'elle a écrites à la demande de la Cour de Vienne pour les enfants impériaux.⁷² Le 18 juin 1752, Iselin écrit à Frey : « Pour Madame de Graffigny, j'en suis enchanté, et j'ai le bonheur d'être très bien avec elle. Je me flatte même que peut-être je pourrais obtenir la permission de lui écrire ; elle me marque beaucoup de confiance et d'amitié. On trouve du moins autant de plaisir dans son commerce que dans la lecture de ses inimitables ouvrages ». ⁷³ De son côté, Françoise de Graffigny évoque à trois reprises dans sa correspondance les visites d'Iselin. Son témoignage présente

⁷⁰ Ibid., 116-117 (29 mai 1752).

⁷¹ Ibid., 87 (10 mai 1752).

⁷² Ibid., 98 (20 mai) et 141 (17 juin). De nombreuses pages du journal parisien d'Iselin développent ses réflexions personnelles sur le contenu de la « Dernière réponse » de Rousseau (voir notamment 138-140).

⁷³ Ibid., 206 (lettre en français).

l'intérêt exceptionnel de nous apprendre comment le jeune Bâlois était perçu dans les milieux intellectuels parisiens. Le mercredi soir 14 juin 1752, elle écrit à son ami François Antoine Devaux, receveur des finances de Lorraine à Lunéville : « J'ai passé hier la plus grande partie de mon après-dîner avec un Suisse de 25 ans qui en sait plus qu'un accadémicien françois ». Quatre jours plus tard, elle s'adresse au même en ces termes : « Je n'eus hier que mon Suisse qui a tant d'esprit ». Enfin, le 20 juin, elle écrit, toujours à Devaux : « Mon Suisse est encore revenu deux fois. C'est un prodige d'esprit, mais il parle bien mal »⁷⁴. À son retour à Bâle, Iselin entretiendra pendant quelque temps une correspondance avec M^{me} de Graffigny.⁷⁵

Quant à Rousseau, Iselin croise son chemin, au sens propre du terme, en plusieurs circonstances. Le 10 juin 1752, il fait la connaissance du philosophe à la table de Grimm :

Quand nous entrâmes, je vis un petit homme qui n'avait pas du tout une bonne apparence et était mal habillé et sans goût. Je devinai instantanément qu'il pouvait être. [...] Nous nous entretenîmes de toutes sortes de choses.⁷⁶

Accompagné au piano par le maître de maison, Rousseau chante ce jour-là pour les convives « la majeure partie » de son opéra *Le devin du village*, dont la première représentation aura lieu le 18 octobre de la même année à Fontainebleau devant le roi. Le 14 juin, rendant visite au philosophe dans le modeste meublé qu'occupe ce dernier au quatrième étage de l'hôtel de Languedoc, Iselin trace de sa personne un portrait sensible et nuance :

Nous le trouvâmes occupé à un travail musical. C'est un excellent homme. Il place tout son bonheur dans la limitation de ses désirs et son indépendance [...]. « Ne donner des ordres à personne et n'en recevoir de qui que ce soit » est sa grande maxime. Il ne veut être ni seigneur ni valet. Il croit que c'est sans désirs que l'homme serait le plus heureux. Celui-ci doit tendre à se placer dans une situation moyenne, à choisir un mode de vie dans lequel on est indépendant et à ne plus désirer rien

⁷⁴ Correspondance de Madame de Graffigny, ed. Lawrence Kerslake et al., Oxford, Voltaire Foundation, t. XII, 2008, 391, 395 et 398. Voir également English Showalter : Madame de Graffigny en 1752 in : Françoise de Graffigny, femme de lettres, écriture et réception, ed. Jonathan Mallinson (Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, n° 12, 2004) 54-55.

⁷⁵ Les Archives cantonales de Bâle-Ville conservent quelques lettres adressées par M^{me} de Graffigny à Iselin en 1753 (PA 98a 24).

⁷⁶ Pariser Tagebuch (voir note 1) 128-129.

d'autre [...]. Je crois qu'il doit une grande part de sa philosophie à son corps maladif qui l'empêche de jouir de nombreuses choses [...]. Mais je le trouve prodigieusement selon mon goût.⁷⁷

Les deux hommes se rencontreront encore à la Comédie-Française les 17 et 28 juin, ainsi que les 1^{er} et 13 juillet.⁷⁸

Dans une lettre à Frey du 18 juin 1752, Iselin avait évoqué son premier contact avec Rousseau en ces termes : « J'ai diné, il n'y a pas longtemps, chés Grimm avec le malheureux Rousseau ; c'est un homme admirable et très respectable, mais c'est pourtant une espèce de Diogène ». ⁷⁹ Malgré son désaccord avec les idées de Rousseau, ce repas chez « l'aimable Grimm » avait constitué pour Iselin un moment inoubliable de son séjour parisien :

C'est un plaisir réellement divin que de se trouver en compagnie de telles gens, et si je pouvais rester à Paris, si je devais passer ici la plus grande partie de mon existence, que ne serais-je heureux ! Je m'efforcerais de me rendre digne d'eux [...]. Ce déjeuner est un des plus agréables que j'aie connus dans ma vie.⁸⁰

Rien de surprenant, dans ces conditions, à ce que la perspective de son départ soit ressentie cruellement par Iselin. Le 18 juin, il confie à Frey : « Ah ! mon ami, que je sens de la douleur, quand je pense qu'il me faudra quitter toutes ces douceurs dans 3 semaines ». ⁸¹ Mais une ombre vient troubler ce tableau idyllique. Iselin reçoit en effet quelques jours plus tard un courrier de son oncle Burckhardt, où ce dernier se plaint amèrement des soucis que sa conduite irresponsable cause aux membres de la famille :

Ils n'ont pas été moins surpris que moi, comment il est humainement possible que vous dépensiez une si prodigieuse quantité d'argent sans réflexion. Pour moi qui sais à peu près ce qu'on peut dépenser en prodigue et en ménager, je suis certainement surpris de votre conduite [...]. Il faut que vous fassiez furieusement le marquis. [...] Je suis bien mortifié que vous ne ménagiez pas mieux. On comptait ici qu'au plus vous dépenseriez vos 200 ducats, vous les avez déjà outrepassés. [...] Je vous prie de

⁷⁷ Ibid., 133-134. La citation littérale de Rousseau est en français dans le texte.

⁷⁸ Ibid., 141, 153, 156 et 167.

⁷⁹ Ibid., 205-206 (lettre en français).

⁸⁰ Ibid., p. 128-129 (10 juin 1752). Sur les sentiments d'Iselin envers Rousseau et leur évolution, voir : U. Im Hof : Isaak Iselin (voir note 4) t. II, 332-343 et Béla Kaposy : Iselin contra Rousseau. Sociable Patriotism and the History of Mankind (Basel : Schwabe, 2006) 66-85.

⁸¹ Pariser Tagebuch (voir note 1) 206 (lettre du 18 juin, en français).

faire vos réflexions la-dessus, restreignez ou modérez un peu vos dépenses autant que vous pourrez ou dépêchez votre retour pour que votre héritage ne diminue si considérablement que vous ayez du regret d'avoir fait le voyage.⁸²

Loin de produire l'effet escompté par son auteur, cette missive comminatoire ne fait en réalité que renforcer le jeune homme dans son appétit de vivre :

Après la Comédie, je rentrai chez moi pour méditer la lettre reçue aujourd'hui de mon oncle colonel. Il me chapitre singulièrement pour les grandes dépenses que je fais ; il a en partie raison. [...] Cette lettre m'a causé beaucoup de soucis et j'avais presque pris la décision de quitter Paris dès la semaine prochaine ; mais finalement, que je gaspille 400 sols de plus ou de moins, je vais encore m'accorder du bon temps.⁸³

Lorsqu'Iselin, le 15 juillet, s'apprête à quitter Paris, où il ne reviendra jamais plus⁸⁴, il a fait le deuil d'une partie de sa jeunesse. Pourtant, il ne peut s'empêcher de regarder mélancoliquement derrière lui :

Je retourne à Bâle où je pourrai être vertueux à mon aise, puisque je n'aurai pas de grandes tentations à vaincre. La volupté a ici de beaucoup plus grands attraits pour un homme fait comme moi que chés nous, ou elle n'est qu'une espèce de brutalité. Chansons, jeux, ris, aimable folie, filles bien mises et qui ont l'air d'être autre chose que ce qu'elles sont. Le Diable tienne contre tout cela si une fois on a commencé a en goûter.⁸⁵

Les lignes du *Journal* datées du jour même de son départ de Paris, le 18 juillet, renvoient une fois encore l'image suggestive d'un Iselin ballotté entre des sentiments opposés :

Je quitte Paris non sans douleurs et pourtant je suis content de partir. Je dépense ici beaucoup d'argent. Bonne nuit Opéra, Comédie, divertissements, M. Massé, M. Godefroi, Madame de Graffigny, M. Ritter, etc.⁸⁶

⁸² Ibid., 219 (lettre du 18 juin 1752, en français).

⁸³ Ibid., 147 (journal, 22 juin 1752).

⁸⁴ À la date du 16 mai 1752, c'est-à-dire à la moitié de son séjour, Iselin avait exprimé dans son journal son ardent désir de pouvoir un jour revenir à Paris, mais ce souhait ne se réalisera pas.

⁸⁵ Ibid. 208 (lettre à Frey, en français).

⁸⁶ Ibid., 171. Parmi les fréquentations parisiennes d'Iselin figuraient également un certain Godefroi, cousin de son ami Frey, et Erasmus Ritter (1726-1805), architecte bernois réputé, féru d'archéologie.

Après avoir atteint Genève en treize jours via Besançon et Pontarlier, Iselin séjourne quelque temps à Berne et arrive à Bâle le 13 août 1752.

Les contradictions du Journal parisien : essai d'explication

Le *Journal parisien* d'Isaak Iselin présente l'intérêt d'être à la fois plaisant et instructif. La raison en est qu'il relate sur un mode très spontané des situations réellement vécues par un jeune homme intelligent et curieux. Pour éclairer les contradictions du discours d'Iselin sur Paris, il importe de prendre en compte à la fois les circonstances particulières du voyage, la personnalité complexe de l'auteur et les stéréotypes nationaux de l'époque, sans parler du débat alors récurrent sur le Grand Tour.

Au sortir de plusieurs années chaotiques, Isaak Iselin se trouve en 1752 à un moment charnière de son existence, ce dont il est parfaitement conscient. Doté, selon son ami Frey, d'un « tempérament un peu mélancolique »⁸⁷, il est naturellement porté à l'introspection. Aussi a-t-il entrepris avant même de quitter Paris de rédiger ce qu'il appelle un « Projet pour ma vie future » :

8 juin 1752. Je dois maintenant commencer à vivre, puisque je vois accompli tout ce qu'on nomme les préparatifs de la vie. Éducation, études, voyages et aussi les années frémisantes de la jeunesse sont passés. On m'a dit beaucoup de choses, j'ai lu beaucoup de choses, j'ai vu beaucoup de choses. Je dois enfin avoir appris ce qui peut être bon pour moi et ce qui peut être mauvais [...].⁸⁸

Dans ce *Projet* d'une quinzaine de pages dont l'élaboration s'était étalée sur six jours, Iselin entendait se constituer, à partir d'une observation minutieuse de son caractère et sur la base d'une foi religieuse profonde, un « système » fondé sur la raison et sur la nature. À cette occasion, il reconnaissait tout d'abord devoir combattre une fâcheuse propension à la mauvaise humeur :

Cette mauvaise humeur a des causes physiques et morales. Je dois donc employer contre elle deux sortes de moyens. Pour les causes physiques, je dois chercher conseil

⁸⁷ Ibid., 210 (lettre de Frey à Iselin du 20 mars 1752, en français).

⁸⁸ Ibid., 181. Le *Projet* d'Iselin, rédigé entre le 8 et le 13 juin 1752, figure en annexe à l'édition du *Pariser Tagebuch* (voir note 1) 181-195. Ignorant encore à ce moment de son séjour parisien s'il s'établirait à la campagne, en ville ou bien à l'étranger, Iselin clôt son texte en ces termes : « on trouve sa patrie partout où l'on peut vivre heureux, vertueux et tranquille ».

auprès des médecins. Pour les causes morales, les remèdes seraient la fréquentation de gens vifs, des lectures gaies, la contemplation de la belle nature et l'attention constante portée à moi-même.⁸⁹

Iselin notait ensuite ne pas avoir encore découvert son « principal penchant », ayant eu successivement des accès d'ambition, d'attrance pour l'argent et de désirs voluptueux. Il remarquait également avoir été parfois tenté par la solitude et l'inactivité. Comment dès lors s'étonner qu'un jeune homme ainsi constitué ait connu dans la capitale française les déchirements que nous avons évoqués ?

Par ailleurs, les jugements d'Iselin sur le Paris de Louis XV sont dans une certaine mesure le reflet de clichés véhiculés par la littérature viatique de l'époque. Divers voyageurs allemands, par exemple, relèvent, eux aussi, chez leurs voisins d'outre-Rhin, cette alliance d'esprit et de dépravation morale dont parle le jeune Bâlois.⁹⁰ Lorsqu'il observe les Français, en l'occurrence les seuls Parisiens, Iselin raisonne, comme le veut son temps, en termes de caractères nationaux. L'emploi répété sous sa plume de l'expression « Cette étrange nation » dénote sa perplexité de « citoyen d'une petite république » face à l'altérité fondamentale des sujets d'une « immense monarchie ».⁹¹

Enfin, les réactions ambivalentes du jeune Iselin face aux séductions de la grande ville doivent être lues à la lumière du débat sur l'utilité du tour d'Europe qui agita les élites suisses tout au long du XVIII^e siècle. De Muralt en 1725 au Doyen Bridel sept décennies plus tard, en passant par l'auteur de l'*Émile* et Lavater, nombreux furent en effet les représentants de l'helvétisme à condamner les ravages des voyages à l'étranger sur la jeunesse.⁹² Quelle fut, sur ce sujet, l'attitude d'Iselin lui-même à l'âge mûr ? Nous ne pouvons le dire avec certitude. S'il semble qu'il ait critiqué en 1769 un projet de la Société helvétique visant à restreindre les déplacements des jeunes Suisses en dehors

⁸⁹ Ibid., 182. À la date du 16 avril, Iselin analysait longuement dans son journal les conséquences pour lui-même et pour son entourage de sa propension à la mauvaise humeur, se proposant déjà de lutter contre ce travers (ibid., 66-67).

⁹⁰ Sabine Diezinger : Paris in deutschen Reisebeschreibungen (voir note 58) 314.

⁹¹ Pariser Tagebuch (voir note 1) 162 (9 juillet).

⁹² Marie-Jeanne Heger-Étienvre : Patriotisme et voyage au XVIII^e siècle. L'helvétisme face à l'usage du Grand Tour in Christophe Dumas et Manfred Gangl (ed.) : Théâtre du monde. Mélanges offerts à Manfred Eggert (Université d'Angers, 2006) 185-198.

de la Confédération⁹³, nous savons aussi par son ami Leonhard Meister, qui le côtoya dans les séances de l'institution de Schinznach, qu'Iselin jugeait avec circonspection le bénéfice réel des voyages entrepris trop tôt dans la vie :

Au reste ses voyages le confirmèrent dans l'idée où il [Isaac Iselin] était, que quand on voyage trop jeune on perd d'ordinaire son temps & son argent & qu'il est très rare de voyager avec fruit avant l'âge de trente ou quarante ans.⁹⁴

⁹³ Ibid., 193-195. Approuvée après débat, la proposition intitulée *Vorschlag, die Reisen Eydgnössischer Jünglinge mit Nuzen auf ihr Vaterland einzuschränken* fut éditée, sous une forme abrégée, dans la publication annuelle de la Société (*Verhandlungen der Helvetischen Gesellschaft in Schinznach im Jahr 1769*, 13-14).

⁹⁴ Leonhard Meister : *Portraits des hommes illustres de la Suisse*, traduit de l'allemand (Zürich, 1792) 213-214.